

L'homme qui levait des pierres, de Jean-Claude Mourlevat

3

Il avait douze ans et vivait seul avec sa mère. Ce garçon était maigre comme un poulet plumé.

Chaque dimanche, assis à la première rangée des gradins, il écarquillait les yeux. Un soir, il demanda :

- Maman, pourquoi Ruper Oaza est-il triste chaque fois qu'il a soulevé sa pierre ?

- Il n'est pas triste, répondit sa mère. Il n'y a que toi qui crois ça. C'est un homme **taciturne**, voilà tout. Un autre soir, il annonça :

- Maman, je vais aller voir Ruper Oaza et lui demander de m'apprendre à lever la pierre.

- Peio, dit la mère, tu dois savoir qu' Oaza n'enseigne son art à personne, pas même à ses propres fils. Il se moquera de toi si tu y vas. Peio en parla à quelques amis qui s'étranglèrent de rire en l'imaginant tout menu à côté du colosse. Mais il y alla tout de même, un jour, après l'école.

Il trouva Ruper Oaza en train de boire son café.

- Que veux-tu ? demanda le géant d'une voix étonnamment douce.

- Je veux que tu m'apprennes à lever la pierre.

Ruper ne se moqua pas de lui. Il le regarda en soufflant sur sa tasse brûlante. Peio ne baissa pas les yeux.

- Montre-moi tes mains, dit Ruper.

Peio tendit ses doigts fragiles et délicats.

- Relève tes manches. Peio retroussa ses manches sur deux bras maigres comme des bâtons.

- Montre-moi tes épaules. Peio déboutonna sa chemise et découvrit ses deux petites épaules pointues.

- Comment t'appelles-tu ?

- Peio.

Le géant l'observa tranquillement, vida sa tasse, l'observa à nouveau, puis :

- Je te prends, Peio. Tu viendras demain à la même heure pour ta première leçon.

Le lendemain, Peio était là avec cinq minutes d'avance.

- C'est bien, dit Ruper Oaza, j'ai presque fini mon café.

Bois donc un bol de lait en attendant. Peio avala son bol en deux gorgées tant il avait hâte de commencer.

- Voilà, je suis prêt.

- Va laver ton bol, dit Ruper. Un peu surpris, Peio courut laver son bol à l'évier. Il l'essuya même avec le torchon accroché au clou, et il le reposa avec les autres

bols, dans le buffet.

- Et maintenant, tu me donnes ma première leçon ?

- C'était la première leçon, répondit Oaza. Rentre chez toi et reviens demain pour la deuxième.

4

Le lendemain, ils descendirent dans la cour où se trouvaient la voiture et la remorque. Peio chercha des yeux la pierre ronde qu'il aurait à soulever pour commencer son entraînement. Mais il n'en vit pas. Ruper Oaza prit un bâton d'un mètre de long, le lui glissa dans le dos, sous la chemise, et sous la ceinture du pantalon.

- Marche !

Peio avança d'un pas raide.

- Ta colonne vertébrale doit être aussi droite que le bâton, dit Ruper. Elle doit le suivre exactement. C'est le bâton qui a toujours raison. Marche!

Peio traversa la cour, encore et encore.

- Rentre ton menton ! disait Ruper, et grandis-toi.

Ou bien :

- Respire normalement, tu n'es pas sous l'eau!

Ou bien :

- Ne te cambre pas ! En rentrant chez lui, à la nuit tombante, il avait mal partout et il se jura de ne plus jamais remettre les pieds dans cette cour.

Mais il revint le lendemain. Et ce fut exactement comme la veille, en pire.

- Quand sera la prochaine leçon ? demanda-t-il au moment de partir. Et il pensait : « Qu'elle soit demain, après-demain ou la semaine prochaine, de toute façon je ne viens plus ! »

- Elle sera quand tu le voudras, répondit Ruper Oaza.

Le jour suivant, il lui donna un tissu noir et alla se placer à l'autre bout de la cour.

- Tu me vois bien ? cria-t-il.

- Oui, je te vois.

- Mets le bandeau sur tes yeux. Peio fit comme il disait et se retrouva dans l'obscurité.

- Viens me rejoindre maintenant. La première fois, Peio se trompa de cinq mètres et buta contre la remorque.

- Recommence !

La deuxième fois, Peio se trompa de deux mètres et se heurta à la porte du garage.

- Recommence!

La troisième fois, il marcha très lentement et sentit sur sa peau le moment où il passa du soleil à l'ombre. Il traversa toute la cour et fut arrêté par la

gigantesque main de Ruper contre sa poitrine.

- C'est bien. La leçon est finie. Rentre chez toi.

5

Les mois passèrent. Peio apprit à se tenir parfaitement immobile sur une jambe, à se laisser tomber en arrière dans les bras de Ruper qui le rattrapait à dix centimètres du sol, à porter un verre plein d'eau à ras bord sans en renverser une goutte, à marcher sur une corde raide, à respirer lentement ou à se taire pendant une journée entière. Mais pas plus à sa mère qu'à ses camarades il n'osait dire la vérité : au bout d'un an d'apprentissage, il n'avait toujours pas touché la moindre pierre !

Un jour, il osa en parler à Ruper :

- Est-ce que... je vais soulever une pierre, bientôt ?

- Tu veux soulever une pierre ?

- Oui.

Ruper alla dans son hangar et rapporta dans sa main, comme si c'était une boule de pétanque, une pierre ronde de trente kilos environ. Elle avait la taille d'un ballon de football.

- Vas-y. Soulève-la.

Peio respira profondément. Il se pencha sur la pierre, l'étreignit et la souleva sans peine.

- Elle n'est pas assez lourde, dit-il, dédaigneux, et il la jeta au sol.

- Recommence ! dit Ruper.

Il la souleva une deuxième fois.

- Recommence ! dit Ruper. Peio dut la soulever plus de vingt fois. À la fin, les muscles de ses bras brûlaient et ses jambes ne le tenaient plus.

- Encore une fois, dit Ruper.

- Je n'y arrive pas, gémit Peio, elle est trop lourde...

- Trop lourde ? s'étonna Ruper. C'est bizarre, tout à l'heure elle était trop légère...

Rentre chez toi, la leçon est finie.

Quelques jours plus tard, Ruper dit à l'enfant :

- Peio, la prochaine leçon sera dans cinq ans exactement, jour pour jour, ici, à la même heure.

- Dans cinq ans ! s'étonna Peio. Et qu'est-ce que je dois faire d'ici là ?

- Mais ce que tu veux, Peio, ce que tu veux... Je te demande juste de ne pas grossir.